

L'ESTHETIQUE DES ACTES DE LECTURE

Claire DOQUET

Lire les Actes de Lecture passe parfois pour une gageure : combien de lecteurs nous ont fait part de leur désarroi face à des textes qui, pour reprendre une formule largement utilisée dans ces colonnes, ne leur parlaient pas de ce qu'ils vivaient !

C'est une autre gageure que de rendre lisibles nos articles, non pas en les corrigeant pour les simplifier mais en les présentant de manière à y inclure des repères visuels facilitant leur lecture. S'y efforce chaque trimestre, depuis le lancement de la revue il y a dix ans, Jacques CHENIVESSE, le graphiste de l'AFL. Avec des réussites, souvent. Des échecs aussi parfois, ou des incompréhensions, même de la part des auteurs qui ne reconnaissent pas toujours l'allure de leur article dans l'image qu'en offre son premier lecteur.

Impressions

Une photo, pleine page et trois-quart floue, mise au point sur main gauche qui maintient ouvert un journal, main droite en mouvement pour en tourner les pages. Pavé bleu : Les Actes de Lecture, septembre 1992. Au-dessous, quelques mots : Dossier : le cycle 1. Rien de plus sur la couverture de ce dernier numéro. Sobriété, luxe glacé, étrangeté de cette photo qui n'en finit pas. Faut-il voir une intention du graphiste dans cette main qui tourne la page, placée là pour nous inviter à en faire autant ?

Les Actes de Lecture se caractérisent, entre autres, par l'emploi systématique de photos en noir et blanc. Raison économique, bien sûr. Elle n'enlève rien à l'effet produit ni aux raisons secondes qu'il est permis d'invoquer : est-ce qu'on veut "faire pro", sur la trace des grands photographes qui, de Raymond DEPARDON à Salvador SALGADO, manient contraste et niveaux de gris plus volontiers que filtres colorés ? est-ce qu'on veut "faire chic", puisque le portrait en noir et blanc du studio Harcourt reste la représentation consacrée de toutes les stars ? est-ce qu'on veut "faire soft", avec toujours cette impression d'irréalité faite d'ombres trop sombres pour être vraies, de lumière trop blanche pour être naturelle, de contours trop contrastés pour la grisaille ambiante ?

Oublions l'économique pour prétendre à la cohérence : comme d'autres le font à propos de la lecture, Gisèle FREUND parle de la distanciation induite par la photographie en noir et blanc. Parce qu'elle ne reproduit pas le réel mais le transforme, elle oblige son spectateur, d'autres diraient lecteur d'image, à reconstruire une réalité à partir de celle qu'elle offre.

Surimpressions

Dans une revue, à partir de quel moment le souci esthétique doit-il faire place à l'exigence de lisibilité ? Certaines pages des A.L. présentent des titres, sous-titres et autres ornements du discours noyés dans des dessins où ils perdent du même coup leur silhouette et leur sens. Si l'esthétique peut justifier que certains titres de rubriques, très connus des lecteurs, soient amputés de quelques caractères, il en va autrement des titres des articles qui doivent pouvoir être lus, et confortablement lus.

Pari gagné, en revanche, dans des effets de papier calque (n°37 et 38) ou certaines tautologies graphiques, comme ce panoramique (n°36, p.46) où l'on discernerait presque un mouvement de caméra.

Qui a dit qu'une mise en scène ne vaut que par sa transparence ? Présentes depuis peu dans les Actes, les surimpressions sont encore parfois trop visibles en tant que telles. Gageons que l'évolution de la

mise en page dans les futurs numéros, qui les prendra en compte comme des éléments graphiques parmi d'autres, leur ôtera leur caractère exceptionnel pour les intégrer dans sa conception globale, donc dans sa propre cohérence.

Expression

A présent, qu'exprime la maquette, entendue comme le tout composé de photos, dessins et blocs de texte, que nous avons sous les yeux et qui, en nous donnant la première image de la revue, suscite une première lecture, même inconsciente et involontaire ? Comme le sens d'un texte diffère selon son lecteur, celui que produit cette confrontation de textes et d'images ne saurait être le même pour tous.

Le sentiment généralement exprimé est celui de la sobriété doublée d'une exigence de rigueur qui empêche parfois l'ensemble de s'agrémenter d'un brin de fantaisie qui ne lui siérait pas si mal. Rigueur des colonnes régulières et rectilignes, austérité des caractères typographiques peu variés, absence des diagonales dites dynamiques que l'on trouve (trop ?) souvent dans l'ensemble des magazines. Cohérence, aussi, dans le choix des couleurs qui varient annuellement, dans la présentation des pages de titres nettement différenciées des autres, avec, dans le dernier numéro, la réussite de ces photos dont la découpe en oblique rompt la verticalité habituelle.

L'effort du graphiste porte surtout, me semble-t-il, sur la pluralité des modes de lecture induite par la complexité (qui n'est pas la complication) de la mise en page. Rappels de textes, correspondances, parfois surprenantes, entre textes et images, jeux de mots et d'images (dossier Le cycle 1 du dernier numéro) sont là pour nous rappeler que l'écrit n'est pas le seul langage visuel.

Evolution

Que les Actes aient changé depuis la sortie du premier numéro, nul ne peut en douter. Que les changements dans leur forme soient liés à des changements dans leur fond est aujourd'hui objet de réflexion.

Techniquement, bien sûr, les choses ont bougé. Le temps est loin des gommettes soigneusement déposées du bout d'un poinçon et des Letraset dont la moitié restait collée au calque d'origine. Un ordinateur puissant, un logiciel de mise en page, une imprimante laser et maintenant un scanner permettent toutes les tentatives presque sans prise de risque... mais ce serait aller trop loin que d'avancer qu'ils sont les promoteurs de la fantaisie des graphistes.

Si les moyens diffèrent, le ton a lui aussi considérablement évolué. Qui se souvient des dessins des premiers numéros ? Exemple de bulletin d'abonnement : arrivé après de multiples efforts au sommet d'une montagne (celle de la pédagogie ?), un alpiniste transpirant s'aperçoit qu'il a oublié son chéquier : "c'est fort dommage..." lui répond sentencieusement un rédacteur des A.L. déguisé en guichetier. Si le trait hésitant n'a pas la perfection de ceux du Macintosh, l'humour est là et bien là, sans prétention ni auto-satisfaction.

Où sont passés le sourire et la complicité avec le lecteur ? Alors que la rubrique "Courrier" était largement remplie dans les premiers numéros, elle s'est anémiée ensuite pour devenir presque inexistante aujourd'hui. Le contenu des articles, très proche à l'origine des pratiques de terrain, s'oriente de plus en plus vers des considérations théoriques qui, si elles tentent de ne pas perdre de vue la pédagogie, semblent souvent perdues de vue par les pédagogues. Si l'on se prend à évoquer l'air ambiant, où la volonté de transformation n'est pas la première à se faire sentir, comment s'étonner que manque à notre re-

vue la note d'optimisme qui était la sienne aux temps glorieux de sa fondation ? Et comment le travail du graphiste échapperait-il à cette mouvance que personne ne maîtrise vraiment ?

Explication

Pourquoi les Actes de Lecture ne ressemblent-ils à aucune des revues pédagogiques actuelles ? Pourquoi cet air sérieux, distant, presque sévère, ce refus des moyens de séduction habituels ?

Les Actes de lecture sont une revue spécialisée. Très spécialisée, même, et ce d'autant plus que ses numéros sont le reflet de recherches de plus en plus pointues menées à l'AFL et à l'INRP. Il serait facile de dire : à revue spécialisée, allure spécifique. Ce ne serait pourtant pas si loin de la réalité. Dans la perspective des propos de l'AFL (lire, c'est faire du sens avec de l'écrit), le graphisme des A.L. préserve la possibilité d'une lecture plurielle. Avec une mise en page assez rigoureuse pour que l'on puisse s'y aventurer seul sans s'y perdre. Avec une hiérarchisation des informations assez discrète pour que le lecteur ait la liberté de prendre des chemins de traverse. Avec la volonté de ne pas juxtaposer aux textes des images strictement redondantes, quitte à prendre le contre-pied des pratiques habituelles en ne montrant que rarement des personnes qui lisent ou qui écrivent.

Depuis dix ans, les rédacteurs des Actes de Lecture s'efforcent de ne pas écrire du déjà lu. De son côté, le graphiste tente de créer autre chose qu'un objet déjà vu. ● **Claire DOQUET**